

Théâtre
de l'Est parisien



1.2.3. théâtre !

Festival de théâtre pour tous à partir de l'enfance

4^{ème} édition

Du mardi 24 avril au mercredi 16 mai 2007

Avec le soutien de la SACD Société des auteurs et compositeurs dramatiques
dans le cadre de son action culturelle, financée notamment par la copie privée.

Dossier pédagogique *LE MARIN D'EAU DOUCE*

159, avenue Gambetta 75020 Paris www.theatre-estparisien.net

réservations 01 43 64 80 80

M° Gambetta, Pelleport, Saint-Fargeau

Contact : David Brée

Relations avec le public scolaire

01 40 31 09 10 / 06 27 32 11 33 – david.bree@theatre-estparisien.net

Sommaire

Juste un petit mot avant que ça ne commence	p. 4
Générique, dates, tarifs <i>Le marin d'eau douce</i>	p. 5
Quelques mots de la pièce	p. 6 – 8
Propositions d'activités en classe	p. 9 – 14
Bibliographie – Les Pirates dans la littérature	p. 15 – 20
Biographies	p. 21
Parcours français, allemand, suédois : lectures-goûters :	p. 22
Parcours français, allemand, suédois : table ronde en public	p. 22
Les prochains rendez-vous	p. 23

Juste un petit mot avant que ça ne commence

Bonjour.

Juste un petit mot avant que ça commence.

Juste un petit mot pour vous dire qu'on ne va pas au théâtre comme on va au stade ou comme on regarde la télévision. C'est bien aussi, mais ce ne sont pas les mêmes règles.

Vous allez voir un spectacle vivant.

Et c'est fragile un spectacle vivant, comme tout ce qui est vivant, comme les fleurs et les animaux.

Comme nous.

Et parce que c'est fragile un spectacle vivant, on peut l'abîmer, même sans s'en apercevoir...

Si on abîme le spectacle, c'est embêtant pour les artistes. Mais C'est leur travail, et ils savent que c'est pas tous les jours facile...

Non, ce qui est dommage surtout, c'est qu'en abîmant un spectacle, c'est notre propre plaisir qu'on abîme, et celui de ses voisins.

Alors, juste pour notre plaisir –et celui de notre voisin !- on va ensemble essayer de respecter 2 petites règles toutes simples pour ne pas abîmer un spectacle :

D'abord, ce que j'ai envie de dire sur le spectacle, je le garde dans ma tête jusqu'à la fin de la représentation. Je le dirai après, à mes copains, mon maître ou ma maîtresse...

Et puis, je fais faire attention à tous ces petits bruits qu'on n'entend pas d'habitude mais qui, au théâtre, font un drôle de boucan : les pieds qui tapent ou frottent le sol, les papiers de bonbons que l'on froisse, les fauteuils qui grincent...

C'est tout simple, mais comme c'est pas facile à respecter, on va demander aux adultes qui sont avec nous de nous aider à y penser...

Je vous laisse avec les artistes qui vous présente Le Marin d'eau douce. Le spectacle dure 1h.

Je vous souhaite autant de bonheur à le découvrir que nous en avons eu à vous le proposer.

Je vous laisse sur la pointe des pieds...

Bon spectacle...
Bon plaisir...
Chut...

Un outil conçu par la ligue de l'enseignement

Le marin d'eau douce

Texte et mise en scène **Joël Jouanneau**

Le texte de la pièce est publié dans la collection Heyoka Jeunesse Editions Actes Sud – Papiers

Spectacle à partir de 7 ans.

Jacques Gabel, *décor*

Stéphanie Coudert, *costumes* assistée d'Emilie Bouilloux

Franck Thévenon, *lumière*

Pablo Bergel, *création son*

Cyril Teste, *vidéo*

Delphine Lamand, *collaboration à la mise en scène*

Fabrice Bénard, *L'Ane et Ardoinzo*

Nicolas Chupin, *Furax et Vorace ou Hic et Blup*

Camille Garcia, *L'Enfant*

Delphine Lamand, *Minnie*

Bryan Polach, *Hic et Blup ou Furax et Vorace*

Production Eldorado / Scène Nationale Evreux Louviers

Coproduction CDDB-Théâtre de Lorient, CDN

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et le soutien du Fonds de Développement de la Création Théâtrale Contemporaine.

Du 24 au 28 avril 2007

Tarifs

tarif unique adulte : **11 €**

tarif réduit – moins de 15 ans : **8 €**

Avril						
Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven	Sam	Dim
23	24	25	26	27	28	29
	14h30 19h00	15h00	10h00 14h30	10h00 14h30	19h00	

Quelques mots de la pièce

Une épopée salée pour enfants de 7 à 107 ans

Le marin d'eau douce a pour seul nom « L'Enfant », et il s'ennuie si ferme dans la ferme de son petit village de Pré-en-pail qu'il en vient à penser que les jours filent et défilent sans trop lui demander son avis, et que cela ne peut continuer ainsi. Alors, un jour, à midi pile et après une belle crise d'énervement, il décide d'aller voir la mer et de devenir corsaire. À pied d'abord, à la nage ensuite, en canoë enfin, il finira par chavirer en pleine nuit dans le grand tourbillon marin, manquera se noyer, se découvrira une presque soeur qui fera battre son petit coeur, sera pris dans les mailles du filet d'une frégate-pirate où les terribles Frères Grog lui imposeront le dur apprentissage d'une vie de hors-la-loi, s'évadera grâce à l'aide d'un drôle d'ardoizoo, fera le tour du vaste monde, une odyssee plus que compliquée si l'on a oublié ses papiers. A force de volonté, contre vents et marées, notre ulysse aux petits pieds finira par retrouver Pré-en-pail, mais dans sa tête tout sera à jamais changé : il ne sera plus « L'Enfant » et aura gagné un curieux prénom, « Ellj », à la sueur de son front et de bien des tourments.

Entretien avec l'auteur

Quelles sont les racines de cette pièce ?

J'avais écrit, voici près de quinze ans une pièce pour « grandes personnes », on les appelle comme ça je crois, et elle avait pour titre : *Le marin perdu en mer*. Je l'avais écrite pour moi seul, sans jamais me poser la question de savoir si on la comprendrait ou non, l'aimerait ou pas. Désirant retrouver sur le papier mes rêves envolés, je l'avais écrite durant des vacances en Bretagne, à Raguenez. J'avais installé dehors à cet effet une petite table face à la mer, et sur la table se trouvait un dictionnaire particulier : celui de la marine, où je découvrais chaque jour des noms que je ne connaissais pas. Pour cette pièce je m'étais imaginé, c'était une contrainte, avoir 7 ans pour les premières pages et 77 pour les dernières. D'où un voyage allant de l'enfance des mots à leur oubli, commençant par de petits vers de mirliton et s'achevant par des bribes incompréhensibles sorties d'une mémoire trouée. Je puis dire encore aujourd'hui que c'est le texte qui m'aura procuré le plus de plaisir à écrire. Mais portée au théâtre la pièce fût un échec. Etant le metteur en scène et les acteurs tous magnifiques, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Ce que je fis, et non sans peine, comme quoi le plaisir cache parfois son repentir. Or, plusieurs années après, des enfants et des enseignants de Grenoble et Bezons, ayant travaillé sur le texte, m'ont fait savoir par courrier que *Le marin perdu en mer* cachait une pièce pour enfants, un peu comme ces images d'Epinal où il s'agit de trouver un personnage à l'intérieur d'un paysage. J'ai voulu savoir si c'était vrai.

Et donc la pièce que vous venez de terminer, *Le marin d'eau douce*, était cachée dans *Le marin perdu en mer* ?

Oui et non. Je crois qu'elle y est, cachée, oui, mais elle le restera. Très vite j'ai du comprendre que je ne pouvais plus écrire ni même penser les personnages de la même manière. Il s'était passé quinze ans entre-temps et si quinze ans ça vous change le corps, ça change plus encore la tête. Sans compter que la planète a elle aussi subi bien des bouleversements. Et que je ne vais plus en vacances en Bretagne, j'y vis. Au final il ne reste rien, vraiment rien, du texte initial. Si ce n'est ce tout petit clin d'oeil du titre.

Est-ce que votre environnement marin a compté dans cette aventure ?

Sans doute, et pourtant, la vérité des vérités, c'est que je suis né dans une ferme bien loin de l'océan, avec chèvres, poules et lapins, et que si j'adore regarder la mer, je n'ai vraiment pas le pied marin. C'est donc tout aussi bien une pièce sur le plancher des vaches qu'une comédie pirate, et de fait je me sens aussi à l'aise sur un bateau qu'un hippocampe sur la ligne de départ d'une course de chevaux.

Quel fût le temps de l'écriture de la pièce?

Comme toujours il y en eût deux. Celui où je la rêve, je ne l'écris pas, je tourne autour, j'y réfléchis, je prends des notes, mais je fais autre chose à côté. Et puis il y a le temps où je me mets au clavier, et alors c'est un rituel, je me lève à la même heure, je suis devant mon ordinateur de 9 à 13 heures, et parfois un peu l'après-midi mais seulement après une bonne marche, et parfois un peu la nuit, et quand je ne suis pas devant mon ordinateur je suis quand même avec mes personnages. Là j'ai parfois été à bord de la Frégate pirate, j'ai partagé mon repas avec eux, dormi dans la soute en compagnie d'un esclave, il m'est arrivé de sortir faire mes courses avec mon sabre d'abordage, ce qui n'était pas sans inconvénient pour mon entourage. Cela peut durer quelques semaines, tout dépend des tempêtes. Or pour ce texte j'en ai traversé une, elle était de force 7 et j'ai dû interrompre le travail.

Cette tempête, vous pouvez l'expliquer ?

Un personnage est arrivé, en cours d'écriture, un imprévu, ou plutôt une : Minnie, la *presque* soeur du héros. Et je ne soupçonnais pas plus son existence que lui. Elle s'est invitée sur ma page blanche. Je me suis arrêté d'écrire un moment pour savoir ce que je devais en faire. Elle devait être cachée dans ma mémoire, or c'est toujours un peu encombrant une *presque* soeur sur un bateau. Je l'aurais volontiers laissée à quai, mais le gamin, lui, ne voulait pas la quitter, et finalement j'ai décidé de l'embarquer. Ce qui, à l'origine, devait n'être qu'une affaire de garçons est ainsi, au fil des pages devenu une *presque* histoire d'amour.

Vous dites le gamin, et dans le texte vous l'appellez « L'Enfant ». Pourquoi cette absence de nom et de prénom ?

C'est pour moi très important un nom et un prénom. Si j'ai toujours pensé naturel que l'on n'ait pas à choisir son nom, je n'ai de fait jamais bien admis que les parents imposent le prénom de leurs enfants. C'est toute la question du fameux *Comment tu t'appelles ?* Je ne suis pas loin de penser encore maintenant, et pourtant j'aime bien le mien, que chacun, à sa majorité devrait pouvoir confirmer son prénom ou s'en choisir un. Quand j'écris du théâtre je ne sais jamais ce que dit un personnage tant que je ne sais pas son nom. Comme si la clé de ses mots et son destin étaient inscrits en lui. Et là, et après bien des hésitations, je lui ai donné pour nom *L'Enfant* et il fût L'Enfant durant l'écriture, un point c'est tout. Du coup c'était un inconnu pour moi, et peut-être un inconnu pour lui-même. Mais à la toute fin, il se choisit un prénom, *Elj*, qu'il doit à sa presque soeur, mais il aura dû traverser bien des épreuves auparavant, car vouloir choisir son prénom c'est un peu comme vouloir écrire son destin, cela a un prix.

Ce serait donc une pièce d'apprentissage ?

Je ne peux pas la penser autrement, c'est un peu comme les livres de Jack London, Charles Dickens ou Stevenson. Le héros doit traverser des épreuves, et il n'est pas le même à la fin de la pièce qu'au départ. Reste que c'est une pièce corsaire que je m'efforce d'écrire, du théâtre pirate, et corsaires et pirates sont un peu hors-la-loi, et il est donc possible que les enseignements reçus lors de cette aventure en mer ne soit pas toujours dans les manuels scolaires. Il lui faudra savoir vivre entre deux eaux, chercher son

passé dans l'armoire aux souvenirs, curer la dent du morse, vivre sans papiers, ce n'est pas sans danger, et parfois pour survivre il faut savoir ruser.

Est-ce un pour vous un héros historique ou un enfant d'aujourd'hui ?

Pour moi il est d'aujourd'hui, il est même précisément du temps où j'écris, donc c'est un enfant de 2006, mais quand je vais le mettre en scène, je vais peut-être lui mettre un costume d'une autre époque, je ne sais pas encore laquelle, mais un costume pour de faux, autrement dit : un vrai costume de théâtre

Les références de Joël Jouanneau

NORMAN ROCKWELL (1884-1978)

L'art de Norman Rockwell se situe dans une période charnière de l'histoire de l'illustration, il est l'héritier de la grande tradition américaine du XIX^e siècle. Il a notamment illustré les romans de Marc Twain, *Tom Sawyer et Huckleberry Finn*. Il a aussi réalisé les illustrations du magazine *Saturday Evening Post* jusqu'en 1960.

Joël Jouanneau s'est inspiré de certaines images de Norman Rockwell pour l'écriture de son texte. Elles évoquent l'aventure, l'envie de découverte, le rêve. Elles peuvent également faire référence aux personnages ; ainsi, l'enfant représenté dans *La Lunette du marin* a inspiré le costume de « l'Enfant », *Enfant-roi*.

LA NUIT DU CHASSEUR, de CHARLES LAUGHTON, 1955

Juste avant d'être arrêté puis condamné à mort, Ben Harper confie à son jeune fils John le montant d'un hold-up. Après son exécution, son co-détenu, Harry Powell, qui a deviné son secret est libéré. Il séduit la veuve, l'épouse puis la fait disparaître. John qui a senti la dangerosité de son beau-père, faux pasteur, psychopathe et criminel, s'enfuit avec sa petite soeur Pearl. Les enfants seront sauvés par une vieille dame.

La Nuit du chasseur est marquée par l'excès stylistique: c'est ainsi que Charles Laughton annihile toute idée de réalisme pour mieux pénétrer le rêve (ou le cauchemar) vécu par les enfants. Son film est ainsi peuplé de figures religieuses, de personnages sortis de contes, de grandes ombres et de lumières angéliques. Il s'agit d'un véritable parcours initiatique pour les enfants.

LES INUITS

Les esquimaux sont présents dans plusieurs pièces de Joël Jouanneau, notamment dans *Le marin d'eau douce*.

Propositions d'activités en classe

« *J'ai fait le tour du monde, c'est une petite prison* »

Marguerite Yourcenar

Pièce onirique constituée de plusieurs étapes « Le marin d'eau douce » n'est peut-être qu'un rêve d'enfant endormi sur une balançoire. Nous y retrouvons les thèmes chers à l'auteur : la campagne profonde et l'ignorance du monde, le chez-soi chez qui l'on s'ennuie, le manque de distance du héros par rapport à lui-même, le voyage initiatique qui le transformera profondément, la rencontre avec l'Étranger et la traversée du vaste monde qui finiront toujours par le ramener chez lui ...

Ces EXERCICES sont conçus comme un parcours à travers le texte avec des extraits qui ne sont pas toujours placés dans la chronologie du récit.

Le temps qui passe ...

S'allonger au sol, fermer les yeux et se concentrer sur sa respiration, sur son ventre qui se gonfle et se dégonfle, puis inspirer et expirer progressivement en augmentant l'amplitude d'air, relâcher le ventre.

Toujours au sol, et toujours les yeux fermés, porter son attention sur tous les bruits à l'intérieur de la pièce où l'on se trouve, prendre le temps de repérer ces sons, tenter de les identifier, se concentrer sur les propres sons que l'on émet en respirant. Relâcher son attention pour la reporter ensuite sur les bruits à l'extérieur de la pièce où l'on est allongé. Ecouter, sentir le temps qui passe.

Extrait du texte : ... l'Enfant et l'âne

ÂNE : On regarde le temps passer, ça L'enfant on l'a jamais fait et moi j'aime bien, et même j'aime ça je crois mieux tout compte fait que faire le domestique.

L'ENFANT : Ah bon ?

ÂNE : Oui. Comme une bobine tu vas voir il file et il se défile le temps, et tu peux le regarder défiler si tu prends ton temps et que tu triches pas.

L'ENFANT : C'est quoi la règle ?

ÂNE : Tu croises les bras, tu écoutes et tu regardes. On essaie ?

L'ENFANT : On essaie.

ÂNE : Tu l'entends le temps ?

L'ENFANT : Oui. Mais je vois rien passer.

ÂNE : C'est pour bientôt.

L'ENFANT : Toujours rien. Tiens, une mouche de passage à Pré-en-pail.

ÂNE : Tu l'as vue passer ?

L'ENFANT : Quoi ?

ÂNE : La mouche.

L'ENFANT : Oui.

ÂNE : C'est le début.

L'ENFANT : Le début de quoi ?

ÂNE : Du défilé.

L'ENFANT : Et maintenant ?

ÂNE : Attends et tu vas voir, ça fait que commencer.

Une feuille verte qui vole, elle leur passe devant le nez. (...)

Roulis sur le pont

Les yeux toujours fermés, se relever avec le moins d'effort possible et venir se mettre en cercle. Se mettre en « position de base », pieds écartés de la largeur du bassin, regard ancré droit devant soi, les bras le long du corps. Sentir l'axe vertical qui traverse le corps puis tourner autour en augmentant progressivement l'amplitude des cercles du bassin sans jamais perdre son équilibre. Dans un sens puis dans l'autre, revenir à chaque fois progressivement à l'immobilité. Puis, dans un dernier exercice, l'amplitude du mouvement entraînera le déplacement et les enfants commenceront à se déplacer dans l'espace en n'utilisant que les points de déséquilibre des pieds : avant, arrière, sur les côtés, leur démarche sera alors celle de marins sur le pont d'un navire agité par le roulis. Le meneur de séance les guidera à travers tout l'espace en variant leurs directions.

Pirates

Les frères Grog sont de terribles pirates, « un museau pour nez, une corne au front. Une paire d'yeux mais à eux deux. Et pas plus d'un bras chacun. Se partagent une bouteille de rhum ».

A partir de cette description et par deux, trouver une façon de se déplacer sur le pont d'un navire. Les pirates avancent nez en avant, puisque tous les deux borgnes, c'est leur nez qui guide, un bras chacun et une bouteille de rhum pour deux vous pouvez corser l'exercice en demandant aux enfants de sortir d'imaginaires sabres, de regarder dans la longue vue et de se déplacer par gros temps Demander aux pirates de se présenter à l'aide de l'extrait.

Extrait du texte : les frères Grog

HIC / BLUP

Et ho et hisse

Et Hic et Blup

Et ho et Blup

Et Blup et Hic

Et Hic et ho

Et hissez ho !

C'est nous les Frères Grog

Les ogres du goulot

les féroces Frères Grog

Y'a pas plus costaud.

L'enfant-roi

Démarrer la séquence par un « Jacques-a-dit ». Puis, par petits groupes, demander à un enfant d'être « le Patron » en déambulant dans l'espace, le meneur effectuera des mouvements qui devront être reproduits par le reste de son groupe, le patron varie mouvements et vitesses d'exécution. Demander ensuite au reste du groupe, non plus de reproduire les mouvements du meneur mais au contraire, de faire l'inverse des mouvements effectués (ex : si les bras vont en l'air, les autres seront en bas, si avancée rapide, marche lente ...)

Lire l'extrait ci-dessous :

Extrait du texte : Pré-en-Pail : L'Enfant, les chiens et l'âne.

L'ENFANT : Le patron j'ai dit : c'est moi le patron et vous c'est les domestiques.

FURAX / VORACE : C'est vous tout seul qu'avez toujours raison, Patron.

ÂNE : Domestique on savait pas si bien assez ce que ça voulait dire.

FURAX / VORACE : On a vite mal fait de comprendre avec lui.

FURAX : C'est bien moins plus compliqué que l'orthographe, domestique.

VORACE : Je dirais autrement : ça s'apprend en trois temps deux mouvements.

FURAX / VORACE : Il va vous expliquer.

ÂNE : Quand la nuit elle s'enfuit, lui le soleil il nous sonne.

FURAX / VORACE : Et nous quand ça sonne, faut qu'on rapplique.

FURAX : A l'instant.

VORACE : Sur le champ.

FURAX / VORACE : Et après on attend.

ÂNE : Jusque-là, pour nous trois ça va. (...) Sauf que dès qu'il se lève le soleil, il hurlute à tour de bras et nous on doit se courber, on doit pas lui faire jamais de l'ombre, et après qu'il s'est levé c'est plus simple encore domestique, on doit dire tout comme lui et lui faire tout comme il veut. (...)

FURAX : Mais notez bien qu'il a tous les droits le roi.

VORACE : Je dirai pire : tous les droits sur nous trois.

ÂNE : Oui tous les droits au château partout il a.

FURAX / VORACE : Il nous dirige à la baguette le chef et il tonitrué à tout va.

ÂNE : Suffit qu'il claque le doigt et il a.

VORACE : Et s'il a pas, alors là il hurle il pigne...

FURAX : ... il pigne trépigne et hurlute à tout va...

FURAX / VORACE : ... et au final il a.

ÂNE : Au final oui on a pas le choix.
On lui rapporte ses caprices, vanille ou chocolat,
Quilles vélo soldats de plomb cheval de bois... (..)

FURAX : C'est lui L'enfant.

ÂNE : Sa majesté L'enfant.

L'ENFANT : Mais un roi c'est pas non plus fait pour entendre ses domestiques parler pour ne rien dire.
(..)

ÂNE : Sa majesté a raison, c'est fait pour jouer au roi un roi, et comme nous on est les sujets c'est à nous de l'amuser. Exemples !

FURAX : Si on joue à chat on est les rats.

VORACE : Au jeu du loup c'est nous la chèvre.

FURAX / VORACE : Au jeu de la chèvre c'est nous qu'on est le chou.

ÂNE : Si on joue à la guerre c'est nous les civils.

VORACE : Au jeu des cow-boys on est les indiens.

FURAX : C'est nous trois qu'on doit mourir à la fin.

VORACE / FURAX : Bref, au mistral gagnant c'est nous qu'on sommes les perdants

ÂNE : Ca tombe bien être perdant moi ça me va j'aime et même je préfère perdre à gagner et même je m'applique pour perdre et même parfois c'est plus difficile qu'on croit, faut être très malin parfois pour savoir perdre c'est comme un métier perdre (...)

Départ de Pré-en-Pail, début de l'aventure

Marche dans l'espace, commencer neutre puis amener les enfants à s'engager dans l'aventure :

On est à Pré-en-Pail, il fait chaud et l'on s'ennuie, on marche dans un pré d'abord très doux puis empli de chardons, on franchit les barbelés et l'on se retrouve sur la route, un petit chemin de terre plein de cailloux. On arrive à la rivière presque asséchée que l'on veut traverser, on s'embourbe et on est obligé de ramer pour se dégager. (gros efforts). Un gros orage éclate, l'eau de la rivière monte, la rivière se fait torrent. On est maintenant obligés de pagayer pour ne pas chavirer, le vent souffle et pousse la fragile embarcation par rafales, on arrive enfin à la mer, essoufflés, fatigués. Repos bien mérité... avant que l'a barque ne se retourne et que l'on chavire ...

Extrait du texte : départ de Pré-en-Pail, l'Enfant

*Tic-tac tic-tac tic-tac
J'en ai assez de ce
Tic-tac tic-tac tic-tac
Je lui fais la barbe
Je prends mon clic
Je prends mes clacs
Je prends mon clic et mes clacs.*

*Ohé les vagues A moi
Je m'étouffe ici*

*Sont tous endormis
SOS les mouettes SOS
Ca sent le moisi au pays
Ohé du bateau Ohé
A moi l'aventure la voilure
La vie corsaire le grand air !*

Sauvé des eaux et capturé par les pirates, l'Enfant rencontre enchaîné en fond de cale l'Ardoizoo

Lire l'extrait ci-dessous avec les enfants et réfléchir avec eux sur la difficulté à parler le français lorsque l'on est étranger. Par deux, leur demander d'improviser une rencontre entre l'Enfant et l'Ardoizoo, tous deux prisonniers des pirates en parlant un mauvais français avec un accent étranger.

Extrait du texte : Arrivée de l'Enfant à fond de cale, rencontre de l'Ardoizoo

L'ARDOIZOO : Chut L'enfant chut, toi il devoir pas trop parler tu devoir pleurer en premier pas parler, pleurer encore beaucoup de larmes tu devoir, je bien savoir pourquoi toi pleures L'Enfant, tu devoir pas avoir peur tu pouvoir pleurer longtemps et rester des larmes encore après pour plus tard, être pas un problème ça, et toi il devoir écouter moi malgré je mal savoir parler tes mots, ils pas aller de soi tes mots pour moi, tu choisir un mot et bon, il être bon pour toi ce mot-là, mais pourquoi il être pas bon le mot à côté je le pas trop savoir parfois, et si je réfléchir je me taire mais il être pas bien je me taire pour toi L'enfant, je devoir te parler et tu devoir écouter, et peut-être je parler trop longtemps, je m'être tu ici tout seul enfermé et je plus trop bien savoir arrêter tu me dire stop si tu en avoir assez et j'obéir, je dire d'abord bonjour pour commencer, j'apprir vous dire toujours bonjour en premier, alors bonjour L'Enfant bonjour, et tu surtout pas me demander pourquoi je savoir toi il être L'Enfant, ça être mon secret, toi venir de très loin je savoir bien, mais je pas savoir si tu avoir papiers sur toi, tu avoir ?

Journal de bord

L'eau de mer a effacé en grande partie le journal de bord de l'Enfant. Chaque jour, sur deux semaines, demander aux élèves de reconstituer l'aventure de l'Enfant en réécrivant une page de son journal.*

Extrait du texte : journal de bord, décompte des jours ...

*Vendredi 13 juillet de la mauvaise année.
Le 31 septembre d'après.
Le 37 du même mois suivant.
Dernier jour avant le 1er du presque octobre.
Le 3ème matin d'avrilmai.
Le Jerkredi d'avant.
La veille du lendemain 22.
Ardi 8+3 septrier.
Mêmes jours en plus.
Mer manche 29 fièvrier.
Endredi 12 septobre.
Damedi 4-12 font plus que le mois de.
Le jour dit suivant le jour d'hui.
Le moins que zéro du mois de froidrier.
Edredon 32 octobre.*

Drapeau pirate

L'insigne du pirate est un pavillon noir, blasonné d'un crâne blanc et de deux os croisés. C'est en tout cas ainsi que l'occident se l'est représenté durant deux siècles.

La réalité est plus compliquée. D'abord, le pavillon pirate n'est pas toujours noir. Il en est d'autres et spécialement le rouge. On s'interroge pour savoir si le noir précède le rouge ou bien le contraire. On pense généralement que le pavillon noir se borne à avertir l'ennemi qu'il a intérêt à se rendre sans combat, un « coup de semonce ». Le pavillon rouge serait plus radical : il annoncerait la mort.

Les motifs qui ornent le drapeau sont variés. Si le crâne et les os reviennent volontiers, il est d'autres figures : boulets de canon, cœurs ensanglantés, diables, etc. Les pirates goûtaient les symboles explicites, c'est toujours la panoplie de la mort qui décore l'oriflamme.

- 1) Chaque élève dessine le pavillon pirate du bateau des terribles Frères Grog puis il le fixe le sur une tige en bois. Un vote collectif des élèves désignera le drapeau officiel du navire.
- 2) Voici trois vrais drapeaux pirates qui ont appartenus à de féroces bandits de mers ! Mais qui pouvaient bien être ces hors-la-loi ? Quelles aventures extraordinaires ont-ils vécus ? En t'inspirant de leurs fanions, imagine leurs histoires en quelques lignes...



Extrait du texte : le duel !

*Il boit à son tour, le Blup..
Regarde le Hic qui lui sourit.
Et A la charge, il crient.
Sabre à la main les voilas qui foncent sur l'Enfant.
Mais lui L'Enfant, Olé, et il les esquive.
Arrache de son mât le drapeau à la tête de mort.
S'en sert comme d'une cape.
Le voilà toréador..
Corrida à bord.*

Bibliographie

Thème des Inuits :

Inukshuk, le garçon de pierre de Gérard Moncomble ; Editions Milan ; à partir de 8 ans.

Inkshuk (celui qui-ressemble-à-un homme) est un jeune garçon heureux. Il chasse la nuit avec son père, il joue. Kara, sa mère et Teqi, son père, sont fiers de lui. Mais lorsque naît sa petite sœur, Kusanara (qui signifie Comme-tu-es-jolie), tout change. Inkshuk est jaloux. Il décide alors de partir vers un monde de légende... pour devenir une statue de pierre.

10 contes du grand nord d'Howard Norman ; Editions Père Castor Flammarion ; à partir de 10 ans.

Dix contes tirés de la tradition inuit, venus du Groënland, d'Alaska ou de Sibérie.

Thème des pirates :

Deux pirates pour un trésor de Roger Judenne ; Editions Rageot ; à partir de 8 ans.

8 petites nouvelles d'une quinzaine de pages chacune, ayant en commun le thème de la piraterie... et de l'humour à revendre ! Les perroquets, les borgnes et les jambes de bois, les coffres remplis de pièces d'or feront rêver tous les apprentis corsaires ! Appréciable pour les tenants d'une lecture éducative : les notes de bas de page expliquant tous les termes maritimes.

Le dico des pirates et des corsaires de D. Joly ; Editions Martinière jeunesse ; à partir de 9 ans.

Les corsaires et les pirates fascinent toujours les enfants. Ce dictionnaire nous plonge dans cet univers d'un autre monde. Classée par ordre alphabétique, voici de nombreuses définitions sur l'univers des pirates, agrémentées d'images et de témoignages historiques. Pour tous les passionnés.

L'île au trésor de R.L Stevenson ; Editions Père Castor Flammarion ; à partir de 8 ans.

En ouvrant sa malle, Jim et sa mère découvrent une carte sur laquelle est indiquée la cachette d'un fabuleux trésor que la bande du capitaine Flint a enfoui dans une île déserte... Avec l'aide du docteur Livesey et du chevalier Trelawney, Jim affrète un navire baptisé L'Hispaniola et part à la recherche du trésor... Des illustrations pastel, très réalistes, viennent appuyer ce fantastique récit.

Pavillon noir. Graine de pirates d'Alain Surget ; Editions Père Castor Flammarion ; à partir de 7 ans.

P'tite Louise et Benjamin sont deux jumeaux orphelins de mère, qui ignorent tout de leur père. Ils ne supportent plus leur vie à l'hospice, et ils décident de prendre la poudre d'escampette. Ils finissent par s'arrêter à Saint-Malo, où ils se font enlever par le terrible pirate Barbe Noire. Car ils ne sont pas des jumeaux comme les autres : ils ont chacun un tatouage sur l'épaule, qui représente le quart d'une carte au trésor. Quelle trésor ? Celui de leur père, pardi, qui n'est autre que le célèbre Cap'taine Roc, flibustier dont la tête est mise à prix !

Les clients du Bon Chien Jaune de Pierre Mac Orlan ; Editions Folio Junior, à partir de 9 ans.

Un jeune enfant, Louis-marie Bénic, est recueilli par son oncle, tenancier de l'auberge du Bon Chien Jaune. Il va entendre d'étranges choses dans cette auberge car des commerces douteux s'y tiennent. Notamment Pain Noir, qui réclament qu'on lui livre des morts...L'enfant va chercher à en savoir plus et se retrouver embarquer sur un vaisseau fantôme avec des pirates...

Les pirates dans la littérature (01)

L'ILE AU TRESOR – Collection jeux dramatiques / Bordas

Adaptation théâtrale de LEON CHANCEL d'après l'œuvre de R.L STEVENSON

SCENE II

M.TRELAWNEY, DOCTEUR LIVESEY, JIM puis JOYCE, puis REDRUTH

M.TRELAWNEY.- Et maintenant, Docteur, je vous écoute ; Asseyez-vous, Jim.

DOCTEUR LIVESEY.- Vous avez entendu parler, n'est-ce-pas, du Capitaine Flint ?

M.TRELAWNEY.- A bord du fameux *Walrus*, le Capitaine Flint fut le plus sanguinaire boucanier qui ait jamais navigué. Les Espagnols avaient de lui une telle frayeur que, parfois, j'étais fier que ce forban fût anglais. De mes yeux, j'ai vu des huniers et le pavillon noir, le Jolly Roger qui battait à la corne. Et le couard fils de tonneau de rhum, à bord de qui je naviguais pour mon plaisir, de se sauver, docteur, jusqu'à Port-d'Espagne.

DOCTEUR LIVESEY.- Vous savez aussi quel mobile menait Flint et son équipage ?

M.TRELAWNEY.- Qu'aurait cherché cette engeance, par la vaste mer, sinon de l'argent ? Pouvaient-ils s'inquiéter d'autre chose que d'argent ? Pourquoi auraient-ils risqué leurs maudites carcasses sinon pour de l'argent ?

DOCTEUR LIVESEY.- Et vous avez une idée de l'endroit où Flint, avant de mourir, enterra l'immense trésor, montant de ses rapines ?

M.TRELAWNEY.- Si j'en avais la moindre idée, j'affrèterais aussitôt un navire et je vous emmènerais avec Hawkins pour l'aller dénicher.

DOCTEUR LIVESEY.- Ouvrons donc le paquet que Jim a découvert dans le coffre de l'ivrogne. Donnez, Jim. (*Le Docteur ouvre le paquet.*) Un cahier. (*Il le feuillette.*) Des inscriptions sans suite : « Billy Bones s'en fiche ».

JIM.- La phrase qu'il avait tatouée sur le bras.

DOCTEUR LIVESEY.- Sous la potence prophétique que lui a évitée l'apoplexie.

M.TRELAWNEY (*lisant*).- « Il a attrapé ça au large de Palm Key »

DOCTEUR LIVESEY.- Un coup de couteau dans le dos, probablement ; Ah ! Ah ! une date : « 18 juin 1752 ». Un nom de lieu : « Au large de Caracas ». Latitude 32°17'20". Longitude 19°2'40". Des chiffres, des additions. Les croix en face des chiffres représentent dans doute les vaisseaux coulés ou les villes pillées. Les sommes sont la plupart des bandits.

M.TRELAWNEY.- Rien d'intéressant, en somme.

DOCTEUR LIVESEY.- Attendez. Voici un pli, soigneusement scellé de bonne cire avec un dé à coudre en guise de cachet, qui peut-être, hein ?... (*le Docteur fait sauter les cachets.*) Ah ! Ah ! (*Tous trois se penchent sur le document qu'ils examinent avec une exaltation croissante.*)

JIM.- Une carte ! la carte de l'île.

DOCTEUR LIVESEY.- L'île au Trésor, vous l'avez dit, jeune homme. Avec toutes indications précises : longitude, latitude, profondeurs des eaux, récifs...

M.TRELAWNEY.- Noms des collines, baies, passes...

JIM.- « Colline du Mât-de-Perroquet, Colline du Mât-de-Misaine, Colline de la Longue-Vue. »

M.TRELAWNEY.- Tout y est : l'indication des courants, des mouillages, marais, bois et sources.

JIM.- Ici, je lis « Palanque ». Qu'est ce que ça veut dire ?

DOCTEUR LIVESEY.- En espagnol, « Palanca », c'est un enclos de palissades, autour d'un abri de rondins fortifié, généralement placé sur une hauteur et percé de meurtrières. Flint avait tout prévu. Il y aurait tenu garnison en cas de mutinerie de l'équipage ou d'attaque d'un navire rival.

M.TRELAWNEY.- Une croix à l'encre rouge ?

DOCTEUR LIVESEY.- Deux au nord.

M.TRELAWNEY.- Une, plus appuyée au sud-ouest.

DOCTEUR LIVESEY.- Et, en tous petits caractères, il y a quelque chose d'écrit à côté de la croix. Votre loupe, Trelawney, je vous prie.

JIM.- Inutile, Monsieur. Je lis parfaitement ce qu'il y a d'écrit. Il y a : « Le gros du trésor est ici ».

M.TRELAWNEY (*qui a vérifié loupe en main*).- C'est exact !

JIM.- Et voyez, au dos de la carte : « Grand arbre, sommet de la Longue-Vue, pointant N.N.-E. quart N. »

M.TRELAWNEY (*lisant*).- « Les lingots, dans la cache nord, direction du mamelon Est, dix brasses du rocher Sud au rocher en face.

JIM.- « Les armes dans la colline de sable, pointe N. du Cap de la Baie du Nord et quart Nord. »

DOCTEUR LIVESEY.- Et la carte est signée : « Donnée par moi à Monsieur Billy Bones, second du Walrus, Savannah, le 20 juillet 1754. J.F. ». J.F. ?

M.TRELAWNEY (*au comble de l'enthousiasme*) .- John Flint ! Docteur Livesey, vous allez immédiatement laisser votre misérable clientèle. Demain, je pars pour Bristol. En trois semaines (non, même pas, en deux semaines, moins de quinze jours), j'aurai affrété le meilleur bateau et rassemblé la crème des équipages d'Angleterre.

Texte intégral disponible au théâtre

Les pirates dans la littérature (02)

SURCOUF, LE ROI DE LA MER – Editions Garnier

LOUIS NOIR

Les Anglais avaient tant souffert de Surcouf sur mer, qu'ils avaient mis sa tête à prix. Mais, malgré la forte prime promise, la tête de Surcouf restait sur ses épaules. Le gouvernement anglais attachait cependant une immense importance à la mort tout au moins à la capture du célèbre corsaire. Le directeur de la Compagnie des Indes apprit que Surcouf avait l'intention de reprendre la mer ; il résolut de la faire entourer par de telles forces que toute résistance serait impossible. Averti que le célèbre marin devait monter un seul bâtiment de course, navire long, léger, pouvant mettre beaucoup de voile au vent, le directeur ordonna aux trois vaisseaux, meilleurs marcheurs de la Compagnie de guetter Surcouf et de l'enlever.

S'imagine-t-on ces trois navires géants, bordés de lourds canons, ayant de gros équipages et, de plus, portant deux cents hommes d'infanterie de marine, luttant contre un petit bâtiment de quelques canons et deux cents hommes d'équipage seulement, sans aucune autre troupe ? Pourtant, cette affaire, dite des Trois Vaisseaux, eut un long retentissement et mit le comble à la gloire de Surcouf. Le combat eut lieu deux jours après que le corsaire eut levé l'ancre. L'escadre de la Compagnie avait un bâtiment mouche en observation. Elle surveillait Surcouf. Dès qu'elle fut sûre de la route que prenait le corsaire, la mouche fila et prévint les Anglais.

Ceux-ci se postèrent de façon à enfermer Surcouf dans un triangle. Un premier vaisseau, caché derrière un promontoire, devait laisser passer Surcouf au large et manœuvrer pour lui couper la retraite. Les deux autres vaisseaux couperaient sa route à droite et à gauche. Le *Crocodile*, c'était le nom du bâtiment corsaire, dépassa le promontoire et l'homme qui était en vigie, dans les hunes, cria :

- Navire à bâbord ;

Brinville qui était de quart, prit la lorgnette et examina le bâtiment.

- Vaisseau anglais de la Compagnie des Indes ! dit-il à Surcouf. Beaucoup de soldats à bord !

Au même moment la vigie signalait un second vaisseau à tribord devant.

Et presque aussitôt, troisième vaisseau bâbord devant : le triangle était formé.

- Jolie manœuvre ! dit de Brinville en riant ; un vaisseau de plus et on l'aurait joué au jeu des quatre coins.

Surcouf ordonna le branle-bas de combat. En un instant, tout fut, en apparence, désordre, confusion, bousculade ! mais, bientôt après un silence de mort régna à bord du corsaire ; Surcouf ne laissa à la manœuvre que le nombre d'homme strictement nécessaire ; puis il fit masser son monde à l'avant du navire. Il courait droit sur le premier vaisseau aperçu.

Il regarda ses matelots ; jamais il n'avait eu sous la main un pareil équipage. Quiconque s'engageait avec Surcouf savait que sa vie, comme celle du capitaine, comptait pour rien ; on était certain au cours d'une campagne, de voir la mort face à face, au moins vingt fois, dans les plus terribles situations. Les plus résolus se tâtaient avant de signer un engagement à bord du corsaire redouté. Mais aussi quelles belles parts de prises !

Cette fois, pourtant, la lutte semblait impossible ! Qu'allait faire le capitaine ? Les corsaires s'entre-regardaient. De sa voix calme, Surcouf appela un vieil officier d'une intrépidité inébranlable et qui lui était dévoué à se jeter tête basse dans un bûcher sur son ordre.

- Lekersenec ; lui dit très haut Surcouf, nous allons attaquer l'Anglais à l'abordage et le prendre. Tu vas te tenir à l'arrière près de cette caronade braquée sur l'avant et chargée à mitraille. Je serai en tête d'abordage avec Brinville ; il y aura peut être des fouilleurs derrière nous qui hésiteront à sauter sur le pont ennemi.

Il s'éleva un murmure violent dans l'équipage qui regimba considérant cette mesure, comme une injure imméritée.

- Pas de canons ! pas de mitraille ! Nous ne sommes pas des lâches ! Nous sauterons tous !

Surcouf leva la main et il se fit un grand silence.

- Il m'avait paru, dit Surcouf, que plusieurs d'entre vous trouvaient le morceau trop gros à avaler. Mais, puisque vous êtes décidés, je dis comme vous : « Plus de canons ! » Mais j'ai cru, pendant cinq minutes, qu'il faudrait recourir aux grands moyens. Vous savez que mon navire sauterait, plutôt que d'amener son pavillon ! Aussi tout homme qui pourra dire : « J'étais avec Surcouf au combat des Trois Vaisseaux, verra tous les chapeaux bas devant lui ! »

L'équipage électrisé poussa des hourras. Brinville sauta sur le gaillard d'avant et dit en éclairant la scène de son rire joyeux :

- Chaque navire anglais vaut un million ! Il y a des belles filles et du fameux bordeaux à l'Île de France. Ceux qui crèveront, crèveront : on ne meurt qu'une fois ; mais ceux qui vivront feront de fameuses noces, j'offre, sur mes parts de prises, un banquet aux survivants ! S'il y avait encore un roi de France, je dirais qu'après la prise des vaisseaux, il ne serait pas mon cousin !

Tous les regards étincelaient ; un courant magnétique faisait frissonner tous ces hommes, transformés, transfigurés. Le navire anglais envoya sa première bordée ; à la vue des lueurs, illuminant la fumée, Surcouf cria d'une voix tonnante :

- Tous couchés !

L'équipage obéit. L'orage passa criblant les mâts, les vergues, les voiles, le bordage. Mais le navire continua sa course hardie sans répondre au feu de l'ennemi. La distance diminuait rapidement, car le corsaire avait le vent pour lui et fondait, à tire d'ailes, comme un aigle noir aux ailes blanches sur sa proie six fois plus grosse que lui. Les Anglais continuèrent à tirer ; mais les volées passaient un peu haut, ou tombaient un peu bas, parce qu'il faisait assez gros temps et que le roulis gênait les pointeurs. Le corsaire aborda l'anglais sans avaries sérieuses, beaupré à beaupré. Alors la voix tonnante de Surcouf cria par deux fois :

- A l'abordage ! A l'abordage !

Et il tomba sur l'ennemi qui, rangé sur le pont, ouvrit le feu. Mais les fusils de ce temps-là demandaient une demi-minute pour être rechargés. La décharge, tirée trop tôt, dès que les premiers corsaires parurent, ne tua et ne blessa que quelques hommes ; le gros de la bande, avec des cris effrayants, une fureur indicible, une fureur irrésistible, tomba sur les soldats de marine, troupe régulière qui ne s'attendait pas à un pareil hourvari. Tout fut culbuté, haché, réduit en une pâte humaine ensanglantée.

Brinville, qui avait pris un pavillon tricolore comme ceinture, abattit le pavillon anglais et y substitua celui de la République française. Surcouf saisit alors son porte-voix, qu'il portait en bandoulière, et cria d'épargner ce qui restait d'Anglais, car il y avait plus de cent morts et autant de blessés. Avec une rapidité de conception inouïe, il fit dégager les deux navires ; il renvoya cinquante hommes avec Brinville sur le sien ; puis, pendant que son capitaine d'armes et son fourrier, avec les calfats, enfermaient les prisonniers dans la cale de l'anglais, il courait sus avec sa prise et son navire, sur le vaisseau le plus à sa portée.

La capture du premier vaisseau est peut-être moins extraordinaire que celle du second. Tout se passa avec une rapidité en quelque sorte surnaturelle, tant les ordres de Surcouf furent précis et ses manœuvres admirables.

Il faut que le lecteur se rende compte de ceci, c'est que le navire qui peut passer devant la proue, c'est-à-dire à l'avant de l'autre, en profite pour décharger, une à une, en défilant devant lui, chacune de ses pièces de canon qui balaient le pont de mitraille de bout en bout. Or, en quelques minutes, les pièces du vaisseau pris étaient chargées, il prenait la supériorité du vent, il exécutait ce feu balayant, dont les effets sont terribles, et il parvenait à aborder son adversaire peu après que Brinville l'avait abordé lui-même. Les coups de mitraille avaient du reste facilité le combat à l'arme blanche. Cette fois, Brinville dut se contenter d'amener le pavillon anglais ; il n'avait plus de pavillon tricolore. Mais on parvint bientôt à en improviser un et le troisième vaisseau, voyant le sort des deux autres, prit la fuite ; il avait trop d'avance pour être poursuivi. Surcouf mit aussitôt de l'ordre dans ses prises ; il fit signer un cartel à ses prisonniers ; il confia les blessés aux chirurgiens anglais et il fit voile vers l'Île de France pour y conduire ses prises. Il resta à bord du plus gros vaisseau, donnant à Brinville le commandement de l'autre et celui du corsaire à son plus vieil officier. Il avait dix tués et vingt blessés...

Les pirates dans la littérature (03)

LES CLIENTS DU BON CHIEN JAUNE – Folio Junior

De Pierre Mac Orlan

« Ah, oui, Proserpine, un drôle de nom pour une chrétienne...mais, pour une fois, nous ne ferons pas les difficiles...Bananas, fils de chienne, monte le rhum et éteins la lune... il ne fait pas assez nuit sur la mer...entends-tu, sanglant mouton ! »

Bananas apporta aussitôt, sur le gaillard d'avant, un fourneau bourré de bois qu'il alluma et sur le brasier il posa un immense chaudron de cuivre rempli de rhum.

Groupés autour du cuisinier, nous regardions la liqueur enflammée retomber en cascades de feux verts et bleus chaque fois que le cuisinier la soulevait avec sa grande cuiller et la laissait couler dans le chaudron.

La flamme du punch éclairait nos visages pleins de convoitise et prêtait une apparence de vie surnaturelle aux morts rangés sur le tillac.

Nous avions jeté nos masques et nus jusqu'à la ceinture, nous buvions en nous injuriant ou en nous congratulant niaisement comme des ivrognes que nous étions.

Good bye farewell

chantaient les Anglais.

Et les six Bretons de l'équipage, quand leurs compagnons eurent fini, chantèrent en français :

Je n'ouvre pas ma porte après minuit.

Vous resterez dehors, la moitié de la nuit.

L'air infiniment mélancolique se mêlait à notre ivresse ; et si profond que fût l'endurcissement de nos cœurs, nous sentions couler en nous quelque chose d'indéfinissable qui nous rendait tout d'un coup notre vie amère. J'eus peine à retenir mes larmes. Et quand mes compagnons eurent fini de chanter la chanson que chantent les petites filles sur la côte du Léon, la flamme verte du punch se coucha sur le côté comme une frégate sous un coup de vent, puis s'éteignit.

Mathieu Miles, plus ivre que ses hommes – je ne l'avais jamais vu ainsi - s'approcha du cadavre de la jeune fille, et, par dérision, lui offrit un bol de punch.

- « Oh, fit Virmoutiers, il ne faut pas faire cela, Mathieu Miles, tu vas nous porter malheur.

- « je suis maître à bord, chien, et si tu oses élever la voix, je te tue, sanglant mouton ! » hurla Mathieu Miles.

Il jeta le bol de punch et se passa la main dans les cheveux en rugissant. Il était morne et terrifiant.

Soudain, il lança son coutelas sur Virmoutiers qui fit un bon de côté ; la lame alla se ficher toute vibrante dans le grand mât. Mathieu Miles regardait Virmoutiers d'un air hébété. Il alla se rasseoir sur une pile de cordages.

- « Du rhum, cria-t-il, Bananas, encore du rhum. »

Le nègre apporta du rhum, à l'ordre du skipper, et le punch flamba de nouveau dans le chaudron de cuivre et dans nos gobelets.

Biographies

Joël Jouanneau, auteur, metteur en scène

Artiste associé au Théâtre de Sartrouville-CDN depuis 1990, puis codirecteur de 1999 à la fin 2003, il participe notamment au collectif pédagogique de l'école du Théâtre national de Strasbourg de 1992 à 2000. Depuis 2000, il est professeur au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

Entre 1987 et 2002, il écrit : *Nuit d'orage sur Gaza* (1987), *Le Bourrichon* (1988), *Kiki l'indien* (1989), *Mamie Ouate en Papoâsie* (1990), *Gauche uppercut* (1992), *Le marin perdu en mer* (1994), *Le Condor* (1995), *Allegria opus 147* (1996), *Dernier rayon* (1998), *Les dingues de Knoxville* (1999), *L'Indien des neiges* (2000), *Yeul le jeune* (2001), *l'ébloui* (2002), *L'Inconsolé* (2004).

Il a mis notamment en scène : *L'Hypothèse* et *l'Inquisiteur* de **Robert Pinget** (Théâtre de la Bastille) ; *En attendant Godot*, *La Dernière Bande*, *Fin de partie*, *Oh, les beaux jours* de **Samuel Beckett** ; *Minetti* de **Thomas Bernhard** ; *Les enfants Tanner* et *L'Institut Benjamenta* de **Robert Walser** ; *L'Idiot* de **Dostoïevski** ; *Juste la fin du monde* de **Jean-Luc Lagarce** ; *Les Reines* de **Normand Chaurette** ; *Montparnasse reçoit* et *La Concession Pilgrim* de **Yves Ravey** ; *Rimmel et Gouaches* de **Jacques Serena** ; *Pit-Bull* de **Lionel Spycher** ; *Les trois jours de la queue du dragon* de **Jacques Rebotier**.

Durant la saison 2002-2003, il est metteur en scène invité au Théâtre ouvert avec *Madame on meurt ici !* de **Louis-Charles Sirjacq** et *Les Amantes* de **Elfriede Jelinek**. En 2004, il met en scène au Théâtre de la Bastille *Dickie un Richard III* d'après **Shakespeare** et au Théâtre du Peuple à Bussang *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de **Jean-Luc Lagarce** ; en 2004-2005, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'**Inre Kertész** et *Embrasser les ombres* de **Lars Norén**.

Joël Jouanneau et le jeune public

Metteur en scène, auteur, Joël Jouanneau ne vient qu'en 1988 à l'écriture et à la mise en scène de pièces adressées aux enfants dont il précise qu'ils peuvent être « petits et grands ». *Mamie Ouate en Papoâsie*, comédie insulaire (écrite avec Marie-Claire le Pavec) puis *Dernier Rayon* sont ainsi publiés et portés à la scène. Il adapte Shakespeare pour le jeune public avec *Le Roi Errant* puis investit le théâtre musical et l'opéra pour enfants. Il monte *Les trois Jours de la Queue du Dragon* de Jacques Rebotier et écrit *L'Indien des Neiges* mis en musique par Jacques Rebotier. Il est à l'origine de la création d'heyoka, Centre Dramatique National pour la Jeunesse attaché au Théâtre de Sartrouville dont il assume la co-direction jusqu'en 2003.

Ce qui frappe dans l'écriture de ses textes dits *pour enfants* c'est qu'ils « oscillent entre deux mots qui comportent chacun trois voyelles : oui, aïe » ; « l'alliage possible du grave et du léger » et qu'ils évoquent les « premières déconvenues de la vie » ou abordent des expériences plus douloureuses comme la séparation et la mort.

Nourri de sa propre mémoire d'enfant élevé dans un petit village du centre de la France, son théâtre a un pouvoir évocateur qui invite chacun à « arpenter mentalement sa chambre d'enfant ».

A travers son travail d'auteur, Joël Jouanneau contribue à l'émergence d'un véritable théâtre de répertoire pour la jeunesse.

La Scène Nationale Evreux Louviers a donc décidé de lui donner une carte blanche pour sa programmation jeune public au cours de la saison 2003-2004. Dans ce cadre, il y crée le spectacle *L'Adoptée* en janvier 2004 dont le texte vient de paraître aux éditions Actes-Sud Papiers.

Il écrit *Le Marin d'eau douce* en 2006 qui est créé au Centre Dramatique de Bretagne à Lorient en mars 2007. A l'automne 2007, il co-signera avec Delphine Lamand la mise en scène de *Jojo le Récidiviste* de Joseph Danan à Chalon sur Saône.

Parcours français, allemand, suédois

Lectures-goûters

En première partie de chaque lecture-goûter

Ang ! Ang ! épisodes d'un feuilleton européen imaginé par Karin Serres

Mercredi 25 avril à 16h30

La Pantoufle de Claude Ponti lu par Pierre Richard

Samedi 28 avril à 16h30

Les Enfants de Médée de Suzanne Osten (Suède)

Samedi 5 mai à 16h30

La Lettre de NN d'Erik Uddenberg (Suède)

Dimanche 6 mai à 16h30

Hier geblieben ! de Dirk Laucke, Reyna Bruns, Magdalena Grazewicz (Allemagne)

Samedi 12 mai à 16h30

Louise / Les ours de Karin Serres

Table ronde en public

Samedi 5 mai à 15h : La traduction du théâtre jeune public

Les partenaires : Aneth - Maison Antoine Vitez - Centre Culturel Suédois - Unga Klara, Stockholm –Thalia Theater, Halle - Goethe Institut, Paris

Entrée libre – réservation indispensable 01 43 64 80 80

Les prochains rendez-vous du Théâtre de l'Est parisien

Chants d'adieu (création)

Texte de Oriza Hirata / Mise en scène Laurent Gutmann

Du 23 mai au 17 juin

Ah ! Anabelle

Texte et mise en scène Catherine Anne

Pour tous à partir de 8 ans

Vendredi 8 juin à 18h30 et 20h30